

ALBIN.

Votre ardeur vous séduit ; mais, quoi qu'elle vous die,
Quand vous la sentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Barcine, et que son désespoir
Par ses pleurs et ses cris saura vous émouvoir...

FÉLIX.

Tu me fais souvenir qu'il a suivi ce traître,
Et que ce désespoir qu'il va faire paraître
De mes commandements pourrait troubler l'effet ;
Va donc y donner ordre, et voir à ce qu'il fait ;
Romps ce que ses douleurs y donneraient d'obstacle ;
Tire-le, si tu peux, de ce triste spectacle ;
Tâche à le consoler : Va donc ! qui te retient ?

ALBIN.

Inutile, Seigneur, le voilà qui revient.

SCÈNE V.

FÉLIX, BARCINE, ALBIN.

BARCINE.

Père barbare ! achève, achève ton ouvrage ;
Cette seconde hostie est digne de ta rage :
Joins ton fils à ton fils ; ose : que tardes-tu ?
Tu vois le même crime et la même vertu :
En lui ta barbarie a les mêmes matières ;
En mourant, mon ami m'a laissé ses lumières ;
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé les yeux et me les vient d'ouvrir.
Je vois, je sais, je crois ; enfin désabusée,
De ce bienheureux sang mon âme est baptisée ;
Je suis chrétien, enfin, n'est-ce point assez dit ?
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit ;
Redoute l'Empereur, appréhende Sévère ;
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire :
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas ;
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.
Mène, mène-moi vers tes dieux que je déteste :
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,
Et, saintement rebelle aux lois de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir :
C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.
Le faut-il dire encor ? Oui, mon âme est chrétienne !
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne :
Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,
Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.